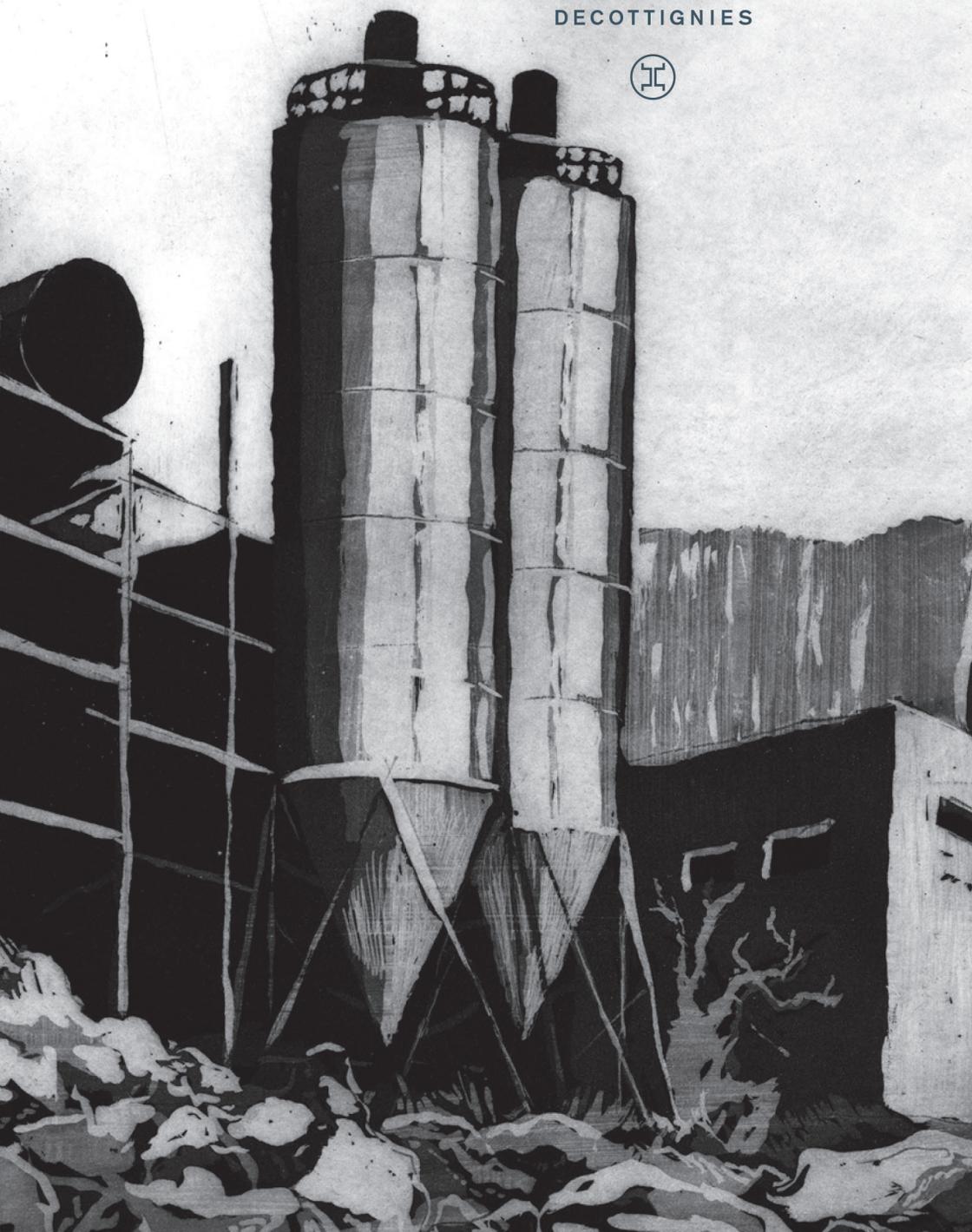


LA FICTION OUEST

THIERRY
DECOTTIGNIES





LE TRIPODE

Littératures ■ Arts ■ Ovnis

LA FICTION OUEST

Illustration de couverture : Guillaume Guilpart

© Le Tripode, 2018

Thierry Decottignies

LA FICTION OUEST

roman



LE TRIPODE

UN

On se cravachait. Les choses sont un peu floues. On avait bu de la vodka après le travail, après le repas du soir, dans la chambre, et quelqu'un avait sorti une longue baguette de cuir, peut-être moi. On s'était mis à se fouetter, à se battre, à tour de rôle victime entre les lits en continuant à boire de la vodka en se passant la baguette. Je parle des garçons seulement, nous étions dans la chambre des garçons. Les cris devaient s'entendre dans tout le parc, réveiller les chats, les chevaux, les familles, tous les policiers, les camarades. Les filles étaient dans leur chambre et elles ne se cravachaient probablement pas, elles étaient au lit avec un livre, ou autour d'un feu quelque part à siroter une bière et parler de leur vie de chez elles, d'avant le parc. Ou alors déjà elles dormaient. Il ne devait pas être si tard que ça mais l'exercice nous tuait. Le matin très tôt nous partions tous ensemble à la gymnastique et puis au travail chacun dans ses corvées de cueillette ou de nettoyage, de maçonnerie, de cuisine, puis à l'exercice.

C'était le début, je venais pratiquement d'arriver. J'avais atterri un 24 ou un 25 octobre, récupéré mon bagage, subi la file d'attente au contrôle des passeports. Quand je dis file, c'est très relatif. On était une centaine, peut-être plus, devant un guichet unique. On passa au compte-gouttes en jouant des coudes avec les enfants qui pleuraient, les types qui s'engueulaient, tous épuisés. J'avais rempli tous les dossiers, passé une visite médicale, couru de bureau en bureau, à Zurich, avec d'interminables attentes, examens, entretiens. On m'avait finalement estimé apte et j'étais parti. Je n'avais pas vraiment d'alternative après mes expériences depuis deux ou trois ans à Marseille, à Londres, à me foutre dans des trous chaque fois. Les autres aussi qui étaient là à se cravacher dans la chambre dans les cris et la vodka devaient s'être pareillement expulsés s'étant trimballés jusqu'à plus mèche de ville en ville, de boulot abandonné en coup de balai, à bout de possibilités. On avait retiré nos t-shirts et les marques commençaient à apparaître sur les poitrines, sur les bras et les dos.

À l'aéroport, après l'entonnoir du contrôle, il me fallut trouver le bus qui me conduirait à l'auberge qu'on m'avait réservée. Il y avait un type de mon âge, étranger lui aussi

ou à l'air confus suffisamment, qui attendait assis sur son sac devant les cars. Il me dit qu'on lui avait réservé un lit dans la même auberge et on décida de s'accompagner. Il venait comme moi travailler dans un parc mais on fut placés dans des lieux différents. Après la nuit qu'on passa à se soûler sur le toit-terrasse de l'auberge et l'attente partagée dans le bureau de placement quelques heures plus tard, au matin, je ne le revis jamais. On avait acheté du vin, trois ou quatre bouteilles et des chips pour aller avec. Il faisait nuit déjà à l'atterrissage de l'avion, on n'avait que ça à faire, boire, peut-être qu'on fuma de l'herbe aussi, je ne sais plus. Il faisait une chaleur incroyable pour la saison. On s'effondra, la fenêtre ouverte, tout habillés sur les matelas avec les bruits de la rue et les moustiques dans l'air lourd, et je ne fis pas une longue nuit – ce fut le départ d'une insomnie qui dura des semaines et que je n'arrivais à vaincre qu'en buvant comme ce soir-là et comme le soir quelques semaines plus tard où dans la chambre on se cravacha avec les camarades jusqu'à la disparition, buvant et buvant la vodka bon marché du parc et fumant de l'herbe aussi peut-être encore, buvant et cravachant jusqu'à tomber jusqu'au matin avec les membres et le tronc lacérés et

les jambes aussi parce qu'on avait enlevé nos pantalons. Je ne sais pas ce qui nous passait par la tête, la fatigue, la violence qui commençait à nous rentrer dedans peut-être.

Au bureau de placement ça dura encore une éternité. Mon éphémère camarade on lui trouva sa place assez rapidement. Il me serra la main en s'excusant de partir, de me laisser. Je ne sais pas pourquoi car moi aussi je serais parti si l'on m'avait trouvé une place. On trouva dommage de ne pas continuer ensemble, on se le dit et puis on se souhaita bonne chance pour la suite, et salut. On ne se connaissait pas, on avait la gueule de bois. On s'oublia dans la minute.

Il y avait quelques autres personnes dans le bureau de la placeuse mais on ne s'adressait pas la parole. La placeuse passait des coups de fil en étudiant les dossiers, de temps en temps elle demandait à l'une ou à l'autre de s'approcher et en quelques minutes la personne partait pour son parc. Je ne sais pas quels étaient les critères, de mon point de vue nous étions tous pareils mais les dossiers devaient différer. Certaines personnes devaient avoir des recommandations, ou bien c'était à la gueule, ou par ordre alphabétique ou date de naissance,

je n'en savais vraiment rien. Mon dossier était une suite de codes incompréhensibles, des notes peut-être pour le quotient intellectuel, la forme physique, la classe sociale, la profession des parents, le brevet des collègues, je suppose. Je me posais ces questions et d'autres du même ordre par ennui, parce qu'il fallait attendre, parce qu'étant accompagné de mon fugace camarade je n'avais pas pris de livre pour passer le temps et les magazines, s'il y en avait – tout cela est loin et de toute façon j'avais le cerveau trouble de tout l'alcool ingurgité et de pas assez de sommeil –, les magazines devaient être inaccessibles, accaparés par les autres. La salle se vidait, se vida sauf de moi, et je voyais l'heure de la fermeture du bureau se rapprocher. La placeuse appelait et raccrochait et appelait autre part et raccrochait en me lançant des regards, des sourires douceâtres, et pour finir elle me fit part de son regret de ne m'avoir trouvé aucun endroit. Elle me dit qu'il fallait revenir le lendemain, qu'on chercherait à nouveau et elle promettait de me faire passer avant tous les autres. C'était la première fois que ça arrivait. Je lui répondis que j'étais habitué, qu'il n'y avait pas à s'en faire, que j'avais tout le temps du monde – mais c'était faux, j'étais pressé – et elle dit ah d'accord, alors

revenez plutôt demain après-midi, la matinée est un peu chargée pour tout vous dire et je pourrai me débarrasser des autres plus facilement. Je n'aurai plus ensuite qu'à m'occuper de votre cas, de votre placement qui semble être un peu difficile, mais gardez espoir.

C'est ce que je fis. Je gardai espoir jusqu'au lendemain. Je faillis le perdre dans la nuit car à nouveau je me réveillai trop tôt au milieu du sommeil des autres dans le dortoir, au milieu de l'ennui très vite puis de l'angoisse. Ça faisait des semaines, des mois que j'étais en attente, des mois que j'attendais de ne plus attendre, qu'il se passe quelque chose, qu'une porte s'ouvre et que derrière cette porte il n'y eût plus de porte mais autre chose, de l'aventure et du sexe je crois, une surface où vivre fort et sans tomber.